

# Le Boiteux

n°1 décembre 1994

la C<sup>ie</sup> Cat@lyse

Cette brochure a été réalisée autour du prochain spectacle de la Cie Cat@lyse "Si c'est un homme" et dans le cadre de la semaine "Regards sur la misère" sur le thème de ce spectacle

Association "Les Genêts d'Or"  
Route de Callac BP 13  
29201 Morlaix Cedex  
☎ 98.62.35.35  
Fax 98.62.35.88

"Vous qui vivez en toute quiétude  
Bien au chaud dans vos maisons  
Vous qui trouvez le soir en rentrant  
La table mise et des visages amis  
Considérez si c'est un homme  
Que celui qui peine dans la boue,  
Qui ne connaît pas de repos,  
Qui se bat pour un quignon de pain,  
Qui meurt pour un oui pour un non.  
Considérez si c'est une femme  
Que celle qui a perdu son nom et ses cheveux  
Et jusqu'à la force de se souvenir,  
Les yeux vides et le sein froid  
Comme une grenouille en hiver..."

Si c'est un homme Primo Levi

## Esse est percipi (Etre, c'est être perçu.)

### Cat@lyse : la tentation d'exister.

Constituée depuis une dizaine d'années de travailleurs handicapés qui ont accepté d'exercer une pratique théâtrale au sein du C.A.T des Genêts d'or, la Compagnie Cat@lyse a toujours eu le souci d'interroger - avec eux sur la scène - les valeurs qui peuvent fonder ou bien au contraire abolir l'être humain.

Qu'il s'agisse de la chute métaphysique de Sisyphe (*Sisyphe* 1985), de l'expression d'une animalité chez l'homme (*Le voyage de Gulliver au pays des Houyhnhnms* 1987) ou encore de la cruauté insensée dont l'homme, pour des raisons idéologiques, est capable sur son prochain (*Marat-Sade*, 1990),

Cat@lyse a cherché dans chacun de ses projets une représentation radicale de la condition humaine, permettant en même temps de questionner l'humaine étrangeté des acteurs qui interprètent ces pièces.

C'est bien dans cette perspective que la compagnie (composée depuis janvier 1994 de neuf acteurs permanents) a choisi pour sa nouvelle création, "Si c'est un homme", de s'intéresser à la destruction ontologique qu'engendre la clochardisation pour l'individu : le clochard inscrit, au coeur de notre société, la difficulté de l'être à maîtriser la réalité quotidienne lorsqu'il est dépossédé d'un espace où vivre, d'un corps pour agir, et enfin d'une parole pour comprendre.

### A corps perdu.

A la fois destitution sociale, dégradation physique et psychique, l'effondrement de l'être se rapporte directement au corps qui représente pour le clochard le seul espace comme le seul temps auxquels son existence se voit réduite et dépend totalement. Manger, dormir, ou se blesser deviennent les



seuls véritables événements (organiques) qui tracent - en se répétant à l'infini - le destin tragique de cet homme : ne pas répondre aux injonctions de son corps signifierait sa perte immédiate; mais en même temps, conditionner sa vie entière à satisfaire l'unique urgence vitale le ramène vers une quasi animalité. La recherche de nourriture, la planque où dormir en sécurité, l'installation pour la manche, déterminent des territoires à conquérir, à défendre, et exigent des parcours souvent périlleux, toujours hostiles.

Cette lutte pour la vie n'est jamais capitalisable, tout comme elle n'est pas préventive, puisqu'elle ne vaut que pour immédiat du besoin organique (et celle de sa satisfaction) : chaque jour il faudra refaire à l'identique - si tant est qu'il en soit encore possible - les gestes d'hier qui devront aussi

être ceux de demain... Les temps finissent par se confondre dans ce ressassement mortifère, et bientôt tout souvenir, tout projet, se résorbent dans une actualité démesurée mais pauvre, annihilante jusqu'à se faire anthropophage.

### Faire théâtre de la misère

La réduction de l'être à ce corps prisonnier d'un espace-temps exemplaire inscrit le clochard dans des dimensions qui, pour nous, ont réuni les conditions nécessaires à une transposition théâtrale du processus de déshumanisation dans lequel il est engagé. Nous avons recherché un dispositif scénique qui permettrait à la fois, de concrétiser le ressassement vertigineux dans lequel le clochard s'agit au quotidien, et de visualiser l'impossible inscription de son existence dans une durée (une histoire) qui pourrait lui donner sens. Et, puisque c'est le corps ici qui révèle ces logiques spatio-temporelles, nous avons voulu le mettre en proximité en lui donnant une présence démesurée. Plus qu'un regard quasi clinique sur ce clochard, nous avons cherché - au moins dans le temps de la représentation - à interroger, en lui faisant violence parfois, cette indifférence avec laquelle nous percevons habituellement ces S.D.F, les oubliant dans le reste du paysage comme s'ils étaient invisibles.

En changeant ainsi le point de vue, la manière de regarder, on pourra peut-être alors mesurer ce qui nous sépare d'eux - comme ce qui nous en rapproche ; c'est dans cette bienveillance du regard sur cet Autre - qui demande de faire taire un moment nos inquiétudes à son égard - qu'une conscience sur la réalité du clochard a une chance de voir le jour : Esse est percipi.

Patrick Amar

## Essayer encore, Rater mieux

### Comment le travail scénique avec l'acteur handicapé peut constituer un questionnement pour le théâtre ?

La présence sur scène de l'acteur handicapé mental, exemplaire et étrange, pose des conditions essentielles pour notre recherche théâtrale avec lui. Même s'ils ont, chacun d'entre eux, choisi de faire du théâtre, leur désir propre pour investir la scène reste aléatoire, puisque leur conscience défaillante les limite dans la compréhension et la maîtrise des éléments constituant ce lieu de la représentation.

Qu'est-ce que c'est que mettre en scène un acteur handicapé. Tout d'abord, c'est montrer un corps, montrer cette présence mystérieuse, pleine de fissures où les signes, immédiatement parlants pour nous, sont pour eux, perçus comme des choses plus ou moins insensées, confuses : parler un langage qui n'est pas le leur, appréhender un espace fictif sans s'y perdre, etc...

Le temps, la durée surtout, constitutive du spectacle avec son début, son milieu, sa fin représente une difficulté : Etre présent ici et maintenant, juste là, pas avant ni trop tard.

Cette présence intermittente, avec ses accrocs, ses ratés, ses trous, nous montrent les lacunes de l'être, le dispositif imparfait dont il dispose. Mettre en scène cet acteur serait-il mettre en scène l'échec ?

Cette thématique tragique nous a déjà inspiré, et *Sisyphé*, *Gulliver*, *Marat/Sade*, sont devenus dans notre parcours les incarnations dramatiques et philosophiques successives pour représenter ce processus de l'échec. Il y a là, un ressort de théâtre : le saisissement de l'homme face à son destin, à des responsabilités, à la fatalité ?

Aujourd'hui, le choix du clochard incarne une autre effigie de l'échec, de l'homme effondré.

### A représenter cet emblème de l'extrême limite de la vie, il s'agit pour nous de questionner, de penser cet écart, cette différence entre ceux-là si étrangement inquiétants et nous-autres.

Cette immense faiblesse nous fait peur. Cette vision extrême de l'homme échoué, nous rappelle, combien sont complexes et fins les liens qui tissent une vie. Nous percevons ces impressions de néant, de vide lorsque, déprimé ou perdu, la fatigue à vivre, la perte du sens de la vie, nous avertissent comme des symptômes de nos propres fragilités.

Ces symptômes se transforment chez le clochard en permanente réalité. L'errance de leur corps, si peu aimés, marque leur renoncement comme si ils avaient cédé, face à cet effort constant qu'il nous faut fournir pour donner sens à nos actes.

Dans cette représentation de clochard, nous trouvons un ressort, qui par son éloignement même, nous fait voir des fragilités humaines qui nous constituent.

### Comment l'acteur handicapé peut-il, avec ses marques, ses faiblesses, représenter un personnage ?

Pour cela, encore faudrait-il qu'il y ait un acteur ? Quel est donc ce jeu

intermittent, peu conscient, investi par à-coups, où le décalage avec le personnage est si perceptible que le spectateur se demande s'il joue. Pourtant le chemin vers la transposition est présent. Il est plein d'aller et retour, entre jeu et non-jeu. Les aller-retour rendent impossible une identification du spectateur avec un personnage. En cela, il laisse, à celui qui regarde un grand champ d'investigation.

Mais on y voit aussi autre chose. On y voit une jubilation. L'éclat avec lequel l'être se transforme lorsqu'il est vu par les yeux du désir. L'acteur se reflète dans les yeux du metteur en scène qui le dirige : ce regard désirant pose les conditions nécessaires pour que l'acteur prenne confiance dans l'image qu'il construit sur la scène mais aussi pour qu'il y puise la force de poursuivre son effort monumental. Car cela lui réclame un dépassement, provoque des révélations à soi-même et aux autres; être désiré fait aimer être désiré, et cette naissance du désir est si jubilatoire qu'elle contamine l'ensemble des acteurs : satisfaire aux exigences propres à l'écriture scénique devient pour eux plus qu'une nécessité affective, une manière de conquérir une identité d'acteur, c'est à dire d'une personne reconnue et aimée pour le plaisir qu'elle pourra (après celui donné au metteur en scène) offrir au spectateur.

### Comment le théâtre se sert-il de ces dérapages, des lacunes

#### constitutives de cet acteur pour construire un langage théâtral ?

Où va se nicher le théâtre, quand les ficelles de la mécanique sont en permanence visibles : où est la magie ? Où est l'illusion ?

L'acteur montre "Je me mets là parce qu'on m'a dit de me mettre là".

C'est comme si on voyait tellement la carcasse du spectacle que la fiction théâtrale serait toujours troublée ; mais si le plaisir s'atténue devant cette découverte de la charpente dramatique, il peut en même temps se réactiver par le double effet de théâtralité qu'il suscite : comme si on pouvait dire "je sais bien, mais quand même", je sais bien (qu'il s'agit d'une fiction) mais quand même (on pourrait y croire). Et nous sommes, nous spectateurs stupéfaits et incrédules face à cette lucidité intermittente, ce plaisir ludique par

lesquels ils arrivent à nous faire reconnaître la fiction tout en nous faisant douter de la validité de notre perception du réel.

Et devant cette insistance à faire et refaire, à essayer encore, ces acteurs nous disent l'échec, l'impureté de l'acte non maîtrisé nous parlent aussi de la résistance : essayer encore, rater mieux.

En cela, ils sont là où le clochard a du mal à être.

Et, en écho à tout cela, nous revient une réplique de Régis (un des acteurs) qui nous rappelle à sa façon la nécessité d'une métamorphose coûteuse que le clochard ou l'handicapé - tel un véritable comédien - doit effectuer s'il veut occuper cette place à laquelle le regard des autres l'assigne, unique garantie de sa survie dans la société :

"Je fais les sorties de messe aussi. Je me mets propre, mais j'enfile des vêtements sales. Ça montre que tu as des problèmes mais que tu fais des efforts. Je bois jamais avant : ça les effraie. Je fume pas ça fait riche. Des fois je me force à faire la gueule : faut avoir l'air triste..."

Madeleine Louarn



# "Si c'est un homme"

## Les acteurs

Claudine Cariou

Régis Dumaine

Claude Guillot

Christian Lizet

Anne Menguy

Véronique Quemeneur

Jean-claude Pouliquen

Yvon Prigent

Jacques Priser

**Souffleur** Françoise Le Bars

**Mise en scène** Madeleine Louarn

**Assisté de** Patrick Amar

**Conception dramatique** P. Amar / M. Louarn

**Conception et construction décor** Alain Even / Phillipe Leconte

**Apprentissage du texte, réalisation costumes et encadrement**

**pédagogique** Françoise Le Bars

**Conception et réalisation lumière** Frédéric Richard

**Travail de texte et de la voix** Régine Trotel

**Conception musicale** Franck Laurent

**Administrateur** Yannick Besnier

**Relations Publiques** Thierry Séguin

**Secrétariat** Isabelle Phillipeau / Chrystelle Laurent

**Nous tenons à remercier tout particulièrement** Huguette Dolou

pour son travail de couturière; ainsi que Jean Le Roux et toute son

équipe de l'atelier fer, Jean François Joly, La Compagnie L'empreinte,

Guillemette Even, Annick Laurent.

Encore. Dire encore. Soit dit encore. Tant mal que pis encore. Jusqu'à plus mêche encore. Soit dit plus mêche encore.

Dire pour soit dit. Mal dit. Dire désormais pour soit mal dit.

Dire un corps. Où nul. Nul esprit. Ça au moins. Un lieu. Où nul. Pour le corps. Où être. Où bouger. D'où sortir. Où retourner. Non. Nulle sortie. Nul retour. Rien que là. Rester là. Là encore. Sans bouger.

Tout jadis. Jamais rien d'autre. D'essayé. De raté. N'importe. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux.

D'abord le corps. Non. D'abord le lieu. Non. D'abord les deux. Tantôt l'un ou l'autre. Tantôt l'autre ou l'un. Dégoûté de l'un essayé l'autre. Dégoûté de l'autre retour au dégoût de l'un. Encore et encore. Tant mal que pis encore. Jusqu'au dégoût des deux. Vomir et partir. Là où ni l'un ni l'autre. Jusqu'au dégoût de Là. Vomir et revenir. Le corps encore. Où nul. Le lieu encore. Où nul. Essayer encore. Rater encore. Rater mieux encore. Ou mieux plus mal. Rater plus mal encore. Encore plus mal encore. Jusqu'à être dégoûté pour de bon. Vomir pour de bon. Partir pour de bon. Là où ni l'un ni l'autre pour de bon. Une bonne fois pour toute pour de bon.

**Cap au pire**  
Samuel Beckett

**CLOCHARD, ARDE**, n. (1908 ; de *clocher* "boiter" V. Cloche 2). Personne socialement inadaptée, qui vit sans travail ni domicile, dans les grandes villes (pop. *clodo*, n. m., 1927). V. **Mendiant**, **vagabond**. *Des clochards qui dorment sous les ponts*.

**CLOCHE** n.f. (1898; être à la cloche, 1882 ( V. **clochard**), cloche (n. m.) "boiteux" v.1300 ; du v. *clocher*\*, av. infl. de cloche 1). 1° *Pop.* Personne incapable, niaise et maladroite. Quelle cloche ! C'est une vieille cloche.

Adj. "Ma pauvre mère tu es quand même trop cloche" (BEAUVOIR). 2° *Fam.* Ensemble des clochards. - Clochard. "Vous ressemblez à une espèce de cloche, on vous donnerait deux sous dans la rue" (Cl. SIMON).

**CLOCHER**, v. intr. (v.1120 ; lat. pop. *cloppicare, de cloppus* "boiteux") 1°) Vx. Marcher en boitant. V. **Boiter, claudiquer, clopiner**. *Clocher du pied droit*. 2° (XIIIe). Etre défectueux : *aller de travers. Raisonnement qui cloche*. V. **Défectueux**. *Il y a qqch qui cloche* : qui ne va pas.

## Parias dans la ville

Hubert Prolongeau

(...) Les médias en ont abondamment parlé l'hiver dernier. Si la population ne semble pas augmenter (1), elle change et rajeunit. La crise est là. Si ses effets, comme une légende naissante tend à le faire croire (2), ne sont pas de jeter à la rue cadres et PDG, elle y entraîne de plus en plus de jeunes chômeurs sans qualification, de mineurs mis à la porte par leurs parents dès (et parfois même avant) leur majorité, d'anciens détenus, de toxicomanes, etc.

Les causes sont souvent les mêmes : chômage, bien sûr, mais aussi alcoolisme, drames personnels, ruptures sentimentales. "SDF, on l'est d'abord dans sa tête." Depuis dix ans, le docteur Patrick Henri, chargé de la consultation au Centre d'hébergement et d'accueil pour les personnes sans-abri (CHAPSA) (3) jusqu'à l'an dernier, en a vu défiler ; sa conviction est faite : la faillite économique masque l'échec personnel... Fragilité, instabilité, solitude, voire problèmes psychiatriques, ont déjà désigné ceux que la crise pousse vers la chute. Sans elle, ils auraient sans doute continué à vivre, plus ou moins, comme avant. Ce n'est pas un hasard si 91% des SDF sont des hommes célibataires, si 85% viennent de milieux sociaux déjà défavorisés avec des études arrêtées en troisième (4), si 13% ont des problèmes neuropsychologiques graves (5).

(...) Les réponses restent inadaptées. Heureusement, on ne meurt plus de faim en France aujourd'hui. Les SDF mangent mal, mangent peu, mais mangent. A Paris, au plus fort de l'hiver, quarante-sept endroits servaient quotidiennement des repas ou des sandwiches (6) ; en plus de très médiatiques et efficaces Restaurants du coeur (ils ont servi 31 200 000 repas à 400 000 personnes pendant l'hiver 1992-1993), il y a aussi des initiatives bénévoles plus discrètes, comme la soupe populaire de l'église de la Trinité.

### La nuit tout est plus dangereux

Dormir : voilà le vrai, le grand problème. Arriver, de temps en temps, à couper le cercle abrutissant de la fatigue, apaiser des yeux qui piquent, clore enfin les paupières de plomb. En moyenne, un SDF dort quatre heures par nuit. Et encore : quatre heures souvent interrompues, jamais confortables, toujours parsemées d'alertes. La nuit tout est plus dangereux. Il devient une proie facile et tentante pour tout le monde : ses "collègues" qui voudraient lui faire les poches ; des voleurs qui auraient la même idée ; des "skins" qui chercheraient à "s'en faire un" ou de braves gens que cela amuse de réveiller ou de taper un peu sur quelqu'un qui ne saura pas se défendre. Précautions obligatoires : ne jamais dormir seul, cacher ses affaires dans son duvet, se coucher avec une barre de fer ou une bouteille à portée de main, avoir un chien. La tension quant vient la nuit est telle que certains préfèrent ne pas dormir et passent le temps à marcher jusqu'à épuisement, jusqu'à ce que l'ouverture du métro leur permette enfin de s'allonger, drapés dans le bruit infernal et rassurant des rames bondées... Chaque nuit, le dernier train en partance de la gare d'Austerlitz, à 0 h 58, quitte le quai bourré de SDF épuisés qui vont en somnolant jusqu'au terminus, y descendent pour attendre le départ du premier train vers Paris, aux alentours de 3 heures du matin, et se rendorment jusqu'au bout de la nuit. Tout recoin devient refuge : ils dorment sur les bancs ; dans le métro quand un chef de station bienveillant le leur permet ; dans des entrées d'immeuble : dans des squats de fortune ou des taudis éphémères où ils se terrent avec crainte jusqu'à ce qu'on les en déloge. Touchant leur revenu minimum d'insertion (RMI), beaucoup vont dépenser le montant à l'hôtel (7). La seule réponse à ce problème reste pour l'instant les centres d'hébergement municipaux ou associatifs, qui n'ont souvent en commun qu'insalubrité et inhumanité.

(...) A Nicolas-Flamel, on existe trois minutes, le temps de donner son nom à l'entrée où l'on contrôle les papiers. Après, on n'est plus qu'un numéro de lit qu'un surveillant crie en faisant l'appel. 378 lits sont entassés ici, qui peuvent être doublés en cas d'urgence. Dans tout Paris, il y a près de 4 000 places, dont 2 000 en hébergement d'urgence ; sur toute la France, 30 000 lits, dont la moitié pour les SDF (8).

A l'entrée, collé aux murs, le règlement intérieur rappelle, sur papier jauni, une litanie de contraintes. Combien de fois l'ont-ils parcouru, épiant la faute qui pourrait les faire exclure ? On ne plaisante pas avec la discipline à Nicolas-Flamel. Un quart d'heure de retard, et c'est l'expulsion pour une semaine. Une nuit manquée, et c'est l'expulsion pour un mois.

Le repas est servi dès 18 heures. Une salle, immense, où les tables placées côte à côte semblent ne plus finir. Chacun prend son plateau et va chercher son assiette. Pas de fourchette, pas de couteau : trop dangereux. Tout se fait à la cuiller, de l'étalage du beurre le matin au déshiquetage du steak haché le soir. (...) Le couloir, étroit et long, est réservé à ceux qui regardent une télé trop petite pour que tout le monde en profite. Les autres s'entassent dans l'escalier pour discuter ou jouer aux cartes. La machine à boissons regroupe quelques buveurs, du moins quand elle n'est pas en panne. (...)

Six heures du matin : néon et beuglement : "Debout tout le monde !" Les hommes se lèvent. Pas un mot, mais encore des toux. Raclements de gorge interminables, quintes sans fin se succèdent : "Vos gueules, les tubards. Faites chier. Allez mourir ailleurs." Dehors, il fait encore nuit. Et ceux qui ne traînent pas la patte jusqu'au métro s'enfourment dans le petit bistrot, 200 mètres plus bas.

Des foyers comme celui-là, il y en a 760 en France. Parfois meilleurs ; tenus par des bénévoles sans l'absurde dureté de certains règlements. Ceux de province, trop rares mais plus petits, peuvent se permettre d'être un peu plus conviviaux. Parfois pires comme La Mie de Pain (Paris, 13<sup>e</sup> arrondissement), où les vols sont permanents. Mais tous s'en tiennent à la même règle : nourrir, loger, c'est tout -le minimum pour survivre, pas pour se sentir bien, se sentir chez soi. La charité, pas l'humanisme. Règlement absurde : l'obligation de ne passer que quelques nuits dans chaque foyer. "Il ne faut pas leur laisser croire qu'ils sont chez eux, ne pas créer d'habitudes qui les décourageraient de chercher à s'en sortir", explique-t-on au bureau d'aide sociale de Paris. Pas de danger. A défaut d'habitude, il se crée, de foyer en foyer, un circuit dont le but est de dormir dehors le moins souvent possible, une débrouille angoissée qui interdit à ces victimes de la crise de se reconstruire en prenant appui sur un environnement stable.

Autre absurdité : les horaires décalés. On rentre au foyer entre 5 et 6 heures de l'après-midi, on en sort entre 4 h 30 et 6 heures du matin. Raison invoquée : des problèmes de coût. "On ne peut faire travailler les surveillants qui s'occupent d'eux plus de douze heures de suite", explique M. Pierre Meunier, directeur de La Mie de pain.

Ne pourrait-on alors décaler ces douze heures, pour leur redonner l'impression d'avoir une vie normale ? Le but inavoué ne serait-il pas de "retirer de la ville les vagabonds" avant la tombée de la nuit, vieille hantise de la société bourgeoise du dix-neuvième siècle ? Viennent, enfin, les multiples humiliations qui les attendent partout. A Nicolas-Flamel, la douche est obligatoire, mais on ne fournit pas de serviette : tous les soirs, ils sont deux ou trois, nus, près du radiateur, à attendre pendant dix, vingt minutes de sécher ou réenfiler les habits sales qu'ils garderont mouillés toute la soirée.

Au centre de Nanterre, qui accueille à la fois des volontaires et ceux que ramasse contre leur gré, et parfois violemment, la brigade d'assistance aux personnes sans abri de la police parisienne, tout semble se compliquer comme à plaisir. Dans le bus de ramassage, ils sont 70 dans un espace prévu pour quarante. Des vitres teintées jusqu'à mi-hauteur pour les cacher au bon peuple interdisent à ceux qui sont assis de voir où on les emmène.

De l'arrivée au départ, on leur parle comme à des chiens galeux, mettant fin aux bagarres à coups de gifles. Après l'inscription et la douche obligatoire, il faut revêtir le pyjama marron qui, même lavé, reste taché. On ne choisit pas sa taille : quand c'est trop grand, un bout de ficelle est alloué en guise de ceinture. Les couples sont ramassés ensemble, mais séparés pour la nuit. Le matin, réveil à 5 heures, mais les vêtements ne sont rendus qu'à partir de 7 h 30. Il est interdit de quitter le centre par d'autres moyens que le bus de ramassage : celui-ci n'arrive que vers les 9 heures, et dépose tout le monde sous un pont périphérique, à un endroit où cette "honte de l'humanité" ne sera pas trop visible. Et par groupes de vingt. Plus nombreux, ils font trop sale. S'y mêlent jeunes en galère et clochards. Un mélange qu'ils évitent eux-mêmes soigneusement dans la rue. Des images de soi déjà fragiles achèvent de se briser dans les foyers d'urgence.

Du coup, beaucoup préfèrent encore la vie au grand air à la vie en foyer. Dehors où tout devient un problème. L'existence n'y est plus qu'une longue marche vers la dégradation, faite d'étapes qui sont autant de renoncements interdisant tout retour : arrêter de se laver, de se raser, descendre dans le métro, faire la manche, perdre sa montre, faire sous soi... Ne serait-ce que pour avoir l'air "normal", ils dépensent une énergie mentale, et parfois physique, énorme. Rien n'est prévu. Pour se laver, ils n'ont que les fontaines publiques, où leur pudeur est rudement mise à l'épreuve. Pour nettoyer leurs habits, ils n'ont que les laveries, trop chères et qui nécessitent d'avoir des affaires de rechange, ne serait-ce que pour attendre.

La quotidienne répétition de multiples petits problèmes les épuise et les isole un peu plus : le sac qu'il faut tout le temps porter, le téléphone à carte inutilisable, les papiers personnels qu'ils perdent ou qu'ils se font voler, le courrier qui n'arrive plus nulle part. Pour manger, dormir, il faut faire la queue, attendre des heures. Rapidement, la moindre démarche administrative décourage. Être malade est interdit. Pourtant, réapparaissent parmi eux des pathologies que l'on croyait disparues : tuberculose (9), syphilis, gale. L'alcool fait des ravages : "Papy", personnage de la gare du Nord, avale ses douze litres de vin ou de bière par jour. Pour se faire soigner, il n'y a guère que de rares dispensaires... et Nanterre.

L'été n'arrange rien, au contraire. Si le froid n'est plus là, tout disparaît avec lui : foyers d'hébergement, soupes populaires, abris ferment pour la plupart à partir d'avril pour rouvrir en octobre ou novembre. Pendant six mois, les SDF sont livrés à eux-mêmes, dorment dehors (et dehors, à 5 heures du matin, même en été, il fait froid en France), cherchent à manger dans les poubelles (10) en tentant d'en trouver de "convenables" : celles des restaurants ou celles des gares où le TGV déverse ses sandwiches périmés mais encore emballés et consommables. Certains émigrent, descendent vers le soleil. Ce n'est guère mieux, mais il fait plus chaud. Au foyer Leydet de Bordeaux, c'est le moment où il y a le plus de monde. "Il y a beaucoup de routards qui descendent, toute une "clientèle" de passage", raconte Gilles, l'un des éducateurs. Mais le clochard céleste est tombé de son nuage. "S'il n'y avait pas eu l'été, je m'en serais peut-être sorti", confesse Henri, vingt-huit ans, trois ans de chômage et deux ans de "zone" en route vers Lacanau : "J'ai été obligé de faire la manche. Sans ça, je crevais. Après, quand on a commencé à faire la manche, on continue." La manche à part quelques professionnels qu'elle enrichit grassement, rapporte entre 50 francs et 300 francs par jour. Les sans-abri deviennent la proie de tous les exploités possibles : ramoneurs qui les racolent à la sortie des soupes populaires pour les envoyer grimper sur les toits (150 francs par jour plus les repas et un abri, généralement une caravane) ; "dealers" qui recrutent à l'intérieur même des foyers : organisateurs de mariages blancs qui tournent dans les gares (10 000 francs à la signature

du contrat, 10 000 de plus le jour du mariage) (11).

Entre eux, une agressivité permanente. Les bagarres éclatent pour un rien : un regard, une parole, un "manque de respect", une bousculade ou un pied écrasé dans une distribution. La solidarité existe peu, à l'inverse des communautés étrangères (12). Seuls ils sont, seuls ils restent. Seuls à en crever parfois : sur les 180 suicides annuels dans le métro parisien, la grande majorité est le fait de gens sans identité. Ils ne partagent rien d'autre que quelques moments. Pas de valeurs communes, si ce n'est un racisme primaire, qui leur fait tout mettre sur le dos des Arabes, des Noirs, des gens de l'Est... Et, pour ceux qui le peuvent encore, la haine du clochard, double répulsif, image accablante et constamment présente d'un avenir qu'ils refusent encore. Toutes les tentatives pour les pousser à s'organiser, à constituer des associations de SDF ont échoué : les manifestations communes autour des mots d'ordre et de revendications collectives n'ont attiré que très peu de monde. La révolte s'étouffe vite sous le coup des difficultés quotidiennes. A vivre comme un chien, on en devient point citoyen.



### Un océan qui pourrait déborder

Les SDF gênent (13). Personne ne semble savoir quoi en faire. La première préoccupation est trop souvent de les cacher, en assurant provisoirement le minimum pour qu'ils survivent, sans souci de leur dignité. Quelques initiatives ont heureusement vu le jour : les points "Coup de pouce" de la RATP, où des éducateurs de rue vont les chercher sur leurs bancs pour tenter de les ramener vers les services sociaux ; l'ouverture par la mairie de Paris de la résidence Pixérécourt (20<sup>e</sup> arrondissement) pour 20 jeunes (de dix-huit à vingt-huit ans) SDF en formation ; la création de l'Association de réinsertion économique et sociale par la Caisse des dépôts, Manpower et la mairie du 10<sup>e</sup> arrondissement ; le lancement conjoint

dans les grandes villes françaises et belges de Macadam Journal (14) qui, vendu par eux, leur permet à la fois de gagner un peu d'argent et d'amorcer une réinsertion... C'est un début. Ce ne sont encore que des gouttes d'eau dans un océan de misère. Mais cet océan continue de se remplir, et pourrait bien déborder.

### Notes

(1) Dans le *Clochard*, thèse soutenue en 1957, Alexandre Vexliard donne, pour Paris, le même nombre de sans-abri qu'aujourd'hui, à savoir aux alentours de 20 000 personnes. Pour l'ensemble de la France, leur nombre dépasse les 100 000.

(2) Le film de Gérard Jugnot, *Une époque formidable*, comédie plutôt sympathique mais qui aligne un nombre impressionnant de poncifs sur les SDF, y est sans doute pour beaucoup. Pour une image juste des nouveaux sans-domicile fixe au cinéma, il vaut mieux (re)voir les premières séquences du remarquable film de Léos Carax, *Les Amants de Pont-Neuf* (1990).

(3) Centre abrité par l'hôpital de Nanterre.

(4) Chiffres fournis par le Secours catholique.

(5) Statistiques fournies par Médecins du monde, après une étude portant sur une population de 50 000 SDF.

(6) Même si la nourriture est déséquilibrée et répétitive : pâtes, riz, soupe, boîtes de conserve, alimentation trop grasse et trop glucidique qui entraîne de grosses carences en protéines, en oligo-éléments et en lipides.

(7) 10% des RMistes sont des SDF ; 50% des SDF touchent le RMI.

(8) De plus en plus de villes de moyenne importance refusent de multiplier les abris, de peur d'y attirer les SDF. Un travailleur social de Nice raconte qu'il arrivait à la police locale de ramasser les SDF et d'aller les déposer en panier à salade à 30 kilomètres de là, dans la campagne. Une employée des bureaux d'aide sociale de Paris avoue avoir déjà payé à des SDF des billets de train aller simple pour leur ville d'origine.

(9) Cette année, de 400 à 500 cas nouveaux sur une population globale de 8 000 à 9 000 cas. Depuis des années, la baisse est au contraire régulière. Cf. Libération, 13 mai 1993.

(10) En province, les Restaurants du cœur restent ouverts dans de nombreuses villes. "A Paris, ils n'osent pas, de peur d'être débordés", confie Mme Marie Sisco, qui y travaille.

(11) Les récentes lois Pasqua vont-elles supprimer le circuit ou faire monter les prix ?

(12) Où les SDF y sont beaucoup plus rares : 86% des SDF sont français, d'après le Secours catholique.

(13) Et coûtent cher. La prise en charge d'un SDF à Paris coûte, entre l'hôtel, les Ticket-restaurant, la Carte orange et 400 francs de pécule, 6 540 francs par mois au Secours catholique.

(14) Un nouveau journal de SDF, *Rèverberé*, paraît désormais. D'autres publications seraient sur le point d'être lancées.

## Apragmatisme et clochardisation

Patrick Declerk

Conférence le samedi 10 déc. 15 h

à l'Institut de formation en soins infirmiers

Mon but, ici, est de faire état d'une clinique difficile : celle des clochards. Clinique que j'ai initialement abordée sous un angle ethnographique, puis, au fil des ans, de plus en plus psychanalytique. Clinique, comme on le verra, complexe, fugace et encore fort mal connue. Je voudrais d'emblée brosser le tableau de ces gens qui créent des difficultés à beaucoup de monde, qui sont systématiquement rejetés de partout.

y compris souvent des urgences des hôpitaux, des hôpitaux psychiatriques, etc... Des gens pour qui beaucoup d'argent est dépensé, pour qui toute une série de programmes de réinsertion et autres sont mis en place, mais pour qui rien ou presque ne semble marcher. Des gens qui semblent souhaiter contre toute attente, rester dans un état curieux, apparemment paradoxal, celui de trouver une secrète, mais profonde satisfaction à vivre, souffrant et détourné du monde, dont la nature même dégoûte.

Ensuite, je voudrais faire une série de remarques relatives à des pistes conceptuelles et d'interprétations qui sont encore tout à fait fragmentaires. D'une part parce que je suis moi-même en gestation par rapport à l'élaboration de ma propre pensée de ces phénomènes. D'autre part, parce que la nature des patients est telle que nous sommes réduits à des observations parcellaires et généralement de mauvaise qualité, dans la mesure où, plus ils s'enfoncent dans la chronicisation, plus leurs possibilités d'accès à une quelconque position discursive semble se réduire pour finalement aboutir à ce qui se révèle être la dernière des exclusions, celle du langage même. Pour cette raison, toute enquête auprès des patients les plus typiques est généralement extrêmement difficile et l'on se voit obligé de se rabattre sur des observations quasi-comportementalistes, de regarder comment ces patients réagissent à telle ou telle situation puis de faire un petit schéma conceptuel en espérant faire mieux la prochaine fois.

### Clinique

Nous avons affaire à des gens de tous âges, la moyenne à Paris étant de 38 ans. La population est masculine à 92 %.

Il y a approximativement 10 000 clochards à Paris, environ 100 000 à New-York et trois millions de sans-abri dans la communauté européenne. Les clochards, ne constituant bien entendu, qu'une minorité réduite, bien que mal quantifiée. Ce sont incontestablement les plus pathologiques des sans-abri. Ils sont généralement, mais pas toujours, d'origine sous-prolétarienne et se clochardisent à différents moments de la vie. Comme s'il s'agissait souvent d'une longue usure de la personne, d'un long parcours où elle agit effectivement, entreprend toute une série de tentatives de formation, de travail, de cures, mais rien de tout cela, mariage, paternité, maternité etc..., rien de tout cela ne fonctionne. D'accidents en actes manqués, d'actes manqués en ruptures, les choses se dégradent, s'usent pour finalement conduire la personne à la rue, où elle

s'installe définitivement, apparemment réconciliée avec ce curieux et tragique destin. D'autres cas présentent un tableau de fonctionnement pseudo-normal qui a tenu pendant plusieurs années. Tout à coup, survient une rupture : le deuil du conjoint, un divorce, qui vient faire éclater le cadre. C'est alors l'effondrement presque instantané. On se retrouve en quelques semaines, voire quelques jours face à des situations apparemment irréversibles, s'accompagnant d'une dégradation très rapide des personnes. Fuites aux allures de rapt dans une consommation d'alcools et de substances diverses très importantes et sauvages destructions des ultimes liens (relationnels, économiques) qui reliaient encore à une quelconque existence sociale.

La quasi-totalité de ces patients présente des comportements alcooliques ou toxicomaniaques polymorphes où sont utilisés pèle-mêle, alcool, colle, médicaments divers, etc... Consommation de produits très difficile à

évaluer et à contrôler, en raison de la multiplicité des sources d'approvisionnement possibles et des trafics de cachets.

Quoiqu'il en soit, la consommation de vin, est en moyenne de 5 à 6 litres par jour, pour l'ensemble de la population, avec toutefois des épisodes récurrents de sur-consommation relative, où on atteint les 10 à 20 litres quotidien durant des périodes allant de quelques jours, à quelques mois. Episodes se soldant souvent par la mort. D'un point de vue somatique, ils sont dans un triste état. Il est à noter que les problèmes somatiques les plus graves apparaissent à un moment précis du processus de clochardisation.

Un certain nombre de patients se maintiennent en effet, physiquement plus ou moins intacts durant parfois de longues années, tout en vivant dans la rue, tant qu'il leur reste encore une capacité relationnelle et discursive minimale. Puis, tout à coup, cette capacité s'évanouit, ils s'enferment alors dans le silence et c'est précisément souvent à ce moment-là, que leur santé s'effondre.

On rencontre alors surtout les complications classiques de l'alcoolisme, mais la tuberculose est, elle aussi, très fréquente, de même que toute une série de problèmes cutanés. Les ulcères de jambe en particulier sont spectaculaires avec des colonies d'asticots que les patients, d'ailleurs, entretiennent plus ou moins et dans certains cas, tout à fait consciemment. Je pense à un patient qui nous avait demandé de prélever des asticots de son ulcère et de garder ensuite les mouches qu'ils étaient devenus dans un bocal. Il demande de temps en temps à voir ses "enfants"...

Surenchère, donc, de l'horreur, avec des somatisations qui souvent confinent à l'auto-mutilation, plus ou moins camouflée en refus de soins. Systématiquement, les hospitalisations tournent court, le patient sortant contre avis médical. On connaît, des ulcères de jambe, ou des tuberculoses, qui d'hospitalisations en fugues traînent depuis des années. Il se dégage des rapports aux soins, une pathologie manifeste des rapports au temps. Il est par exemple inutile de donner rendez-vous à plus de 48 heures d'intervalle : l'échéance, au-delà, perd tout son sens. De même, il est extrêmement hasardeux de prescrire un traitement de moyenne ou longue durée, dans la mesure où il sera systématiquement subverti par le patient qui va prendre ses médicaments dans n'importe quel ordre, ou tout prendre en une fois, interrompre, reprendre, jeter la moitié de sa prescription, la revendre, etc... Sans parler de l'alcoolisation forcenée qu'il est impossible d'interrompre. On voit l'aspect aléatoire que revêt un simple

traitement antibiotique. Quant à la très présente épilepsie, il faut tout simplement renoncer à la traiter en ambulatoire.

Voilà ce tableau archaïque. cette espèce de clinique moyenâgeuse, à mi-chemin entre une délicate question médicale et un scandale public. Scandale institutionnel aussi parce que leurs refus de tous ordres mettent en cause les limites de tolérance de l'hôpital, de l'asile... Il y aurait beaucoup à dire de la pathoplastie des institutions à leur égard, mais ce n'est pas là notre sujet d'aujourd'hui.

### **Clochardisation et logique socio-psychiatrique**

Il y eut au 19ème siècle l'intuition clinique d'une spécificité commune à ces tableaux. Je pense à l'automatisme ambulatoire de Charcot et à toute la discussion qui s'ensuivit à partir de 1888. Il est frappant que la lecture des descriptions faites à la fin du siècle dernier ou au début de celui-ci, celles de Kraepelin par exemple, nous fait découvrir des tableaux en tous points pareils à ce que nous rencontrons aujourd'hui. Il est remarquable que rien de tout cela, sinon peut-être les modes de rapports toxicomaniaques (du point de vue des substances utilisées) n'ait changé.

Il y avait là l'idée d'une spécificité, de quelque chose qui serait de l'ordre d'un même syndrome, d'une même maladie. Ce dont il s'agissait exactement n'était pas très clair, mais en tout cas, la clinique s'organisait autour d'une intuition constitutive.

Aujourd'hui, si vous cherchez dans un quelconque manuel de psychiatrie, un article sur les clochards, vous trouverez à l'occasion d'une série de chapitres, les risques possibles de clochardisation dus à la chronicisation de certaines pathologies. Ainsi, des schizophrènes ou des alcooliques peuvent parfois se clochardiser, mais systématiquement l'étiologie de cette clochardisation est ailleurs. Le processus est dépossédé de sa logique propre, renvoyé à une pathologie autre, finalement broyé dans le creuset d'une nosographie qui ne lui reconnaît plus sa spécificité identitaire. Cette ancienne intuition s'est aussi trouvée entamée, en quelque sorte, par le discours sociologique. Ce dernier tend en effet, à décentrer la pathologie du sujet vers la société pour monter qu'il s'agit là d'épiphénomènes de crises économiques, de clivages sociaux, d'écrasements culturels : bref, d'ultimes manifestations de phénomènes de grande pauvreté connus par ailleurs.

Qu'en est-il du point de vue épidémiologique ? De récentes études suédoises, irlandaises et américaines rejoignent mes propres observations faites à Nanterre. Soit environ 30 % de psychotiques, 50 à 60 % (dépendant des systèmes nosographiques utilisés) de troubles de la personnalité, névroses de caractère, psychopathes, états-limites, etc... Les 10 à 20 % restants touchent à des cas atypiques, d'anciennes psychoses infantiles et de quelques névroses qui sont certainement assez rares dans le milieu.

Où trouver alors les points communs de ces tableaux ? Tous les schizophrènes ne se clochardisent pas, et les 4 et 5 millions d'alcooliques en France, ne sont pas tous clochards non plus, loin s'en faut.

Le discours des patients ne nous est pas sur ce point d'une grande aide puisque tous racontent une histoire s'appuyant sur trois termes, toujours les mêmes, qui permutent au gré des cas et des jours : la perte du travail, la fuite de la femme, et l'alcool... Mêmes histoires, recouvrant des diagnostics divers...

Quant au discours sociologique de renvoi à une logique de pauvreté, si c'était effectivement le cas, on serait en droit de penser qu'une aide socio-économique de type financière ou éducative, apporterait une solution efficace à la plupart de ces situations. Il n'en est rien : ces patients montrent une grande résistance à tout traitement. Il est, par ailleurs

caractéristique qu'à notre consultation de Nanterre où passent environ 400 clochards par jour, une poignée seulement a demandé le R.M.I. On est là, face à une interrogation.

### **Apragmatisme et Clochardisation**

Tournons-nous vers la sémiologie. Du point de vue de l'apragmatisme, comment les choses se présentent-elles ?

A examiner les histoires de vie, qui sont toujours, je l'ai dit, fragmentaires, difficiles à obtenir, contradictoires, parsemées de confusions de dates, d'amnésies... ; on est d'emblée frappé par la surprenante fréquence d'actes manqués, d'accidents, de catastrophes. Tout se passe au plus mauvais moment possible, à tel point que le concept d'acte manqué est, ici, insuffisant dans la mesure où celui-ci, par essence, est un accroc dans le roulement. Quelque chose qui vient perturber un fond de normalité et de bon fonctionnement. Quelque chose de gênant pour la conscience, qui tout à coup surgit comme un chien dans un jeu de quilles. Or cette distinction entre normalité et accident dans ces biographies n'est plus possible, tant c'est précisément l'accident qui constitue la toile de fond, le chaos fondamental de toute leur existence et ce depuis les premiers temps. Il semble que rien, jamais, ne puisse, chez eux, aboutir.

Alors agissent-ils ou n'agissent-ils pas ? Certes, ils se sont livrés à un foisonnement de tentatives. Ils multiplient départs, arrivées, recommencements, nouveaux, bonnes résolutions, cures, mais de tout cela, de tout ce bruit, cette agitation, il ne reste jamais que la forme vide d'un perpétuel retour du même. Le projet n'est là que prétexte à mise en acte d'un invariable et compulsif échec. Paradoxe action qui se mobilise pour mieux échouer.

C'est à l'occasion de traitements somatiques entrepris, qu'apparaissent des comportements paradoxaux où la personne fait exactement le contraire de ce qu'il faudrait, et ce de façon tout à fait répétée. Nous assistons, impuissants ou presque, au travail à peine masqué, d'une formidable compulsion de répétition.

### **Anaclitisme et abandonnisme**

Quelques remarques à présent, sur les problèmes de somatisation, d'auto-mutilation, et d'abandonnisme...

Je voudrais, à ce propos, raconter une espèce de parabole, une nouvelle de Maupassant qui s'appelle "Le Vagabond". C'est l'histoire de quelqu'un qui quitte son pays, un petit village, pour tenter de trouver du travail. Il va sur les routes. Il est très pauvre et s'appauvrit encore au cours de son voyage. Il est rejeté de partout et marche, une nuit, au bord de l'épuisement dans la campagne, affamé. Il pleut. Il a froid et en veut au monde entier. C'est comme si les éléments eux-mêmes étaient contre lui. Il voit alors, dans cette nuit noire où il croit être seul, une vache dans un pré. Il a l'idée de boire du lait, mais n'a pas de seau. Il en arrive à téter son pis.

Il a si froid qu'il se couche à côté d'elle. Et passa "la nuit contre ce gros ventre tiède. Il chercha donc une place, pour être bien, et posa juste son front contre la mamelle puissante qui l'avait abreuvé tout à l'heure. Puis comme il était brisé de fatigue, il s'endormit tout à coup". Image paradigmatique de l'anaclitisme, il se réveille dans la fraîcheur de l'aube, embrasse et remercie la bête, reprend son chemin et arrive peu après aux abords d'un village dont il se fait refouler. Il vole alors de la nourriture et de l'alcool dans une ferme. Il se soule, puis, entendant les gendarmes qui arrivent, s'enfuit. Dans sa fuite, il rencontre une jeune paysanne, la viole, puis se fait rapidement arrêter par la police. Ce qui frappe dans ce récit, est l'image tout à fait analytique du rapport à la vache d'une part, et d'autre part, l'agressivité, le viol, la colère devant le rejet de la femme réelle. Femme d'ailleurs imparfaitement distinguée de la mère nature, toute aussi

## "Regards sur la misère"

rejetante et hostile.

Or, dans toutes les histoires réelles, celles-là, de nos patients, dans toutes les informations récoltées, on voit clairement qu'indépendamment du niveau socio-économique d'origine, généralement mauvais, on retrouve des perturbations profondes des premières relations d'objets : absence du père ou de la mère, alcoolisme familial, décès, abandons, incestes... Tout, très tôt, c'est très mal passé. C'est d'ailleurs là à peu près tout ce qu'on peut en dire, car c'est vraiment le dernier point que ces patients ont envie d'élaborer. Il est par ailleurs douteux qu'ils en soient capables. Peut-être n'est-il pas abusif, de postuler un lien entre ces carences et traumatismes précoces et ces somatisations qui se dévoilent au regard, comme autant de blessures inscrites sur la peau et qui d'ailleurs viennent se surajouter à des tatouages, qui, sous prétexte de les effacer, sont l'occasion d'auto-mutilations répétées.

Je pense à un patient qui a tatoué une tête de tigre sur la poitrine et qui s'écrase des cigarettes dessus pour soi-disant gagner sa vie.

Toutes ces mutilations nous sont montrées en consultation, avec parfois une logique perverse de strip-teaseuse. Ils viennent montrer des choses tout à fait épouvantables qui nécessitent une intervention immédiate, sous peine, par exemple, d'amputation, mais ils nous les montrent comme pour mieux nous les retirer et nous dire : voilà, regardez ce que j'ai, mais non je ne veux pas de soins, je ne veux rien. En tout cas pas pour le moment. Votre urgence n'est pas la mienne.

On peut penser qu'il y a chez eux un abandonnisme essentiel et qu'ils exhibent leurs souffrances et blessures comme pour mieux dire : regardez ce qu'on m'a fait, ce qu'on m'a laissé faire... Et puis : aidez-moi, il faut me sauver, il faut absolument me reprendre etc... Il y a du christologique là-dessous.

C'est le paradoxe de la situation : tout le monde s'agite, se préoccupe, met en place une hospitalisation, une prise en charge... et, trahison, coup de théâtre, le patient s'enfuit, la relation se brise ou s'évapore et il va rejouer ça ailleurs... Ce problème anaclitisme-abandonnisme se manifeste aussi dans ce qu'on peut appeler la problématique de fusion-séparation. Les innombrables tentatives de prise en charge et de soins -de quelque nature qu'ils soient- n'accrochent que très rarement. On peut s'en étonner. A l'examen, il se dégage un scénario récurrent de rapports aux personnes et aux institutions. Une lune de miel, d'abord, faite de demandes fusionnelles sur un fond d'imaginaire de conversions, cures magiques et instantanées. Transfert massif, instantané lui aussi, mais volatil, infantile dans ses impétueuses exigences.

Rapidement l'angoisse du patient monte et le déborde, tant cette proximité des personnes et des institutions lui est au fond intolérable. Surgit alors une fantasmagorie d'envahissement devant, à la fois, le côté intrusif des relations personnelles, et le côté dévorant et castrateur des institutions. Ces dernières étant vues comme mauvaises mères, mères dévorantes, boyaux cannibales susceptibles, s'ils s'y laissaient prendre, de les digérer, les broyer, les réduire à la poussière d'eux-mêmes.

Il est une rumeur à Nanterre, qui voudrait que l'on mette du bromure dans le café : tandis que les allusions aux camps de concentration sont fréquentes dans le discours des hébergés. On ne saurait être plus clair... D'où apparition d'actes violents, de vandalisme, de ruptures généralement très brutales et extrêmement agressives, sans raison apparente, surgissant dans un ciel que l'on croyait serein. Départs alors, ou plus généralement expulsions. Puis tout, ailleurs, plus tard, recommence. Le schéma est clair : demande fusionnelle, incapacité de maintenir un transfert dans le temps et l'inévitable frustration, angoisse d'envahissement cannibalique, et enfin,

décharge et rupture.

### Temps oedipien et temps amniotique

Examinons maintenant la question des liens entre abus de substance, conscience et temps. Beaucoup d'alcooliques boivent pour tenter d'aménager un fonctionnement dans le réel. Le recours à l'alcool est une auto-médication. Par-delà leur alcoolisme, ils gardent malgré tout une orientation fondamentale, bien qu'ambivalente, vers la réalité. Il reste une participation, ne serait-ce que minimale, au champ axiologique commun. Il s'agit chez nos patients, de toute autre chose. D'abord les substances auxquelles ils ont recours se diversifient. Si les vieux sont encore culturellement attachés au vin, les jeunes mélangent alcools divers, médicaments, colles, etc. Il est symptomatique que l'effet recherché soit, plutôt qu'une excitation, un abrutissement, un assommoir où la conscience s'évanouit. J'en veux pour preuve les médicaments préférentiellement utilisés : anxiolytiques, somnifères, préparations codéiniques diverses. Il s'agit au travers de toutes ces substances, alcools ou autres, clairement de toxicomanie. Mais d'une toxicomanie toute autre, inverse même du point de vue de l'économie du plaisir, de ce que décrit Olivenstein chez l'héroïnomanie. Cet individu pour qui le plaisir réside en l'introduction brutale d'une différence dans la sensation et dans le temps ; pour qui la vie se partage entre temps de défonce et temps de galère. C'est la poursuite de cet équivalent orgasmique qu'est l'acmé de la scansion. Rien à voir avec les toxicomanies des clochards, dont tout l'effort tend à l'annulation de la différence. Tout confondre, ne plus vivre que le même, vagissant dans un état crépusculaire : voilà pour eux l'idéal recherché.

"La conscience fait de nous tous des lâches" disait Hamlet et, c'est contre elle et son cortège d'angoisses qu'il faut lutter. C'est elle qu'il faut anéantir : le nirvana est dans l'inconscience. On comprend mieux l'échec des tentatives thérapeutiques d'inspiration analytique : la conscience discursive est précisément ce contre quoi tout est mobilisé. Ce refoulement massif de la conscience est lié à la désinsertion temporelle qui leur est aussi caractéristique. Toute conscience est conscience de quelque chose, mais de quelque chose d'appréhendé dans le temps. La conscience, comme le montre Kant peut se passer de l'espace, mais non du temps. Pour tenter d'éclairer cette question, je propose de distinguer entre temps oedipien et temps maternel.

Qu'est-ce à dire ?

Mircia Eliade, dans son livre sur l'éternel retour, oppose au travers de l'histoire des idées religieuses, deux conceptions de l'histoire et du temps. Les religions les plus primitives, pré-monothéistes, étaient métaphoriquement liées aux cycles naturels. Les célébrations étaient essentiellement hiérogamiques : mariages des forces sacrées et des éléments cosmiques qui se produisaient à intervalles réguliers. Saisons, moussons, crues, il s'agissait d'une répétition sacrée des moments fondateurs, toujours les mêmes. Le temps était une boucle, anhistorique parce que répétitif, anévènementiel parce que sans évolution. L'histoire était un manège tournant indéfiniment sur lui-même. Répétition du même, immuable fixité et mariage cosmique aux forces naturelles étaient les garants d'un effort religieux essentiellement anxiolytique dans sa fonction. Les choses changent avec l'introduction du monothéisme, due, comme on sait au judaïsme. Voici un Dieu-personne, un Dieu désirant, un Dieu jaloux qui a mauvais caractère. Bref un père. Un père sévère, sur-moi extrojecté, qui nous gâche la jouissance en brisant la dyade fusionnelle avec la mère, cette monade fantasmagorique, cette relation de contentement, de contemplation narcissique archaïque et confortante irrémédiablement perdue.



Ce dieu, constamment, intervient dans l'histoire, pour en changer le cours, qui, du coup, n'est plus répétitif, immuable et prévisible. L'histoire devient théophanie. L'événement par excellence est l'intervention divine, rupture du cours des choses. Le temps devient historique, événementiel, linéaire et irréversible. Souvenons-nous de la scolastique restriction de la toute puissance de Dieu : le passé est passé et même Dieu n'y peut plus rien : limite anxiogène du possible et blessure narcissique de par la restriction de la fantasmagorie omnipotente du moi-idéal. C'est bien ça, dit Grunberger qu'en dernière analyse, on reproche aux Juifs. C'est l'invention de ce Dieu-père, némésis du temps des cerises, qu'on ne leur pardonne pas.

Au-delà de deux conceptions de l'histoire donc, deux conceptions du temps : un temps oedipien, triangulaire où la projection spéculaire de soi sur la nature est brisée par l'introduction de cette différence qu'est l'histoire éventuelle ; un temps archaïque, un temps qui n'en est pas un, un temps où le retour infini du même dans une indifférente fusion, un temps narcissique qui indéfiniment macère, un temps où rien ne se passe, un temps amniotique. Temps oedipien et temps amniotique : deux manières de s'inscrire dans un rapport au monde.

Opposition intéressante dans la mesure où elle illumine un fragment de l'imaginaire de ces patients qui, dans leur rapport au temps, mettent compulsivement en scène leur désir de régression amniotique : cet espace/temps interne fusionnel et anhistorique, où l'événement n'est que faux-semblant. Toute singularité du passé, le poids des actes, tout y est dissous dans un infini réitéré.

Les récits auto-biographiques en font état, qui réduisent les ruptures en particulier, à de plus vagues esquisses. Plus qu'un mécanisme simplement défensif vis-à-vis d'un interlocuteur, il s'agit d'un abandon du passé. Passé, histoire vécue, dont il ne reste plus que quelques ruines inhabitées. Paysage internes qu'ils ont depuis longtemps désertés.

### Une ataraxie perverse

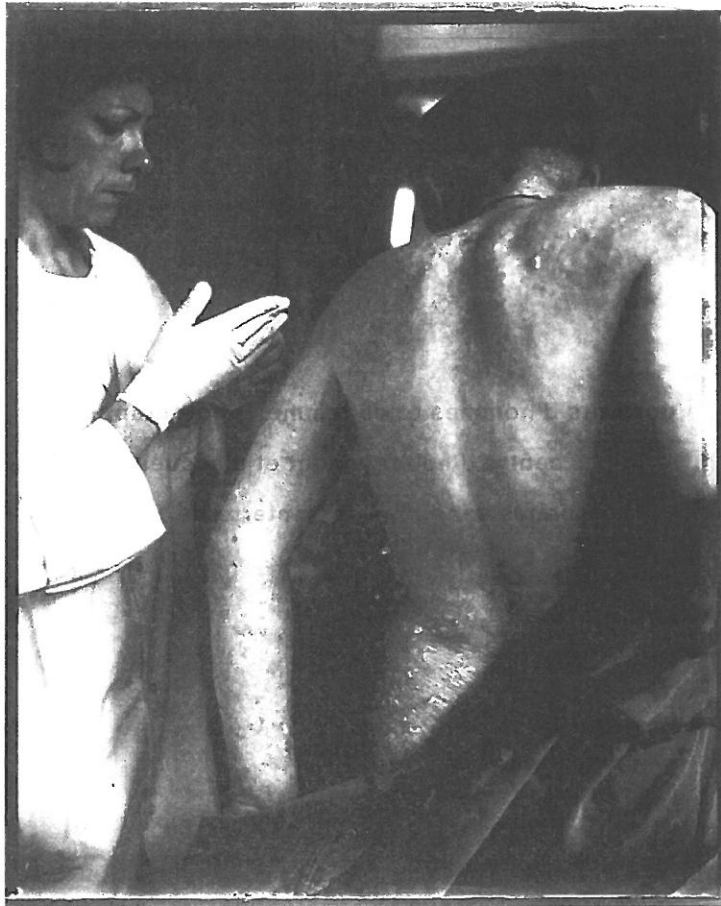
En conclusion, quelques remarques sur ce qu'il conviendrait peut-être d'appeler la position d'ataraxie perverse.

La perversité est en effet, on l'a vu, quelque chose de constamment reproché à ces patients. Partout, ils sont considérés comme de mauvais patients, de mauvais pauvres. Non plus des victimes, mais des acteurs pervers de leurs désirs aberrants. Ainsi, sont-ils plus ou moins unanimement détestés par les soignants de tous ordres. Ce qui, entre autre, se manifeste par les difficultés à les faire hospitaliser, héberger ou admettre en service de psychiatrie... De ces négociations, se dégage l'impression d'une irritation contre-transférentielle devant une jouissance perverse, un mauvais plaisir pris à la source de l'échec même. Comment,

devant cette massive omnipotence de l'échec thérapeutique, ne pas conclure à la présence d'une profonde satisfaction inconsciente, au travers de ces situations d'inconfort extrême et de terribles souffrances, auxquelles le sujet persiste, à travers tout, à s'accrocher ? Incontournable constat de la clinique. Dans la lancinante morsure de leurs douleurs, s'apaise quelque chose de leur inconscient. Il y a, par delà tout le bruit et la fureur sémiologique, bien au-delà d'un superficiel masochisme, quelque chose d'une tranquillité, d'une ataraxie, où le patient, incontestablement, trouve son compte. Bénéfices primaires et secondaires s'y conjuguent pour installer dans l'horreur, une parodie d'équilibre. Un équilibre de l'envers,

du charivari, du carnaval où tout s'inverse, où le contraire est la règle. Un équilibre dont le grotesque n'a d'égal que l'homéostasie.

Le vagabond de Maupassant "s'indignait de l'injustice du sort et s'en prenait aux hommes, à tous les hommes, de ce que la nature, la grande mère aveugle, est inéquitable, féroce et perfide" (8). Voilà bien la grande rébellion, le fond même de l'insupportable. C'est le monde même, dans sa structure, qui est en cause. Folle révolte contre tout esthétique transcendante, ce chapitre de la Critique de la Raison Pure, où Kant dégage les conditions de possibilité (c'est là le sens de "transcendantal" chez Kant) de toute expérience, c'est à dire, le temps, l'espace, la causalité. Soit le fondement même, la structure basale de toute expérience possible. Temps, espace, causalité, déterminé même, scandaleux



supports de la différence. La différence, némésis de toute nostalgie fusionnelle, voilà l'ennemie. C'est elle qui infiniment renvoie à la blessure de la séparation, à l'intolérable solitude du sujet devant son projet temporel. Tout n'est donc pas possible tout le temps. Pas d'infinies possibilités. Pas de cures instantanées. Le passé irréversible a un poids, et toujours s'imisce un hiatus entre l'émergence du désir et sa satisfaction. Le monde est structuré et cette irréductible limite dessine les frontières du possible. Voilà le scandale. Ce monde réel dégoûte infiniment. Aussi est-il désinvesti, vidé de tout désir. On lui préfère des douces et éthyliques rêveries où moi-idéal et principe de plaisir, règnent en seuls maîtres. Comment en arrive-t-on là ? Pourquoi cette faillite de toute alliance entre réalité et plaisir, entre désir et ananke ?

Pourquoi, au delà de toute problématique oedipienne, loin de la constituante trinité, cet amniotisme, fantasme princeps auquel, sans cesse, on revient ? De quelle enfance s'agissait-il ? Que préside à la production de tels destins ? Les traumatismes sont connus, mais le vécu qu'ils ont suscité nous est encore mystérieux. C'est encore là, à la recherche de nous fournir des réponses.

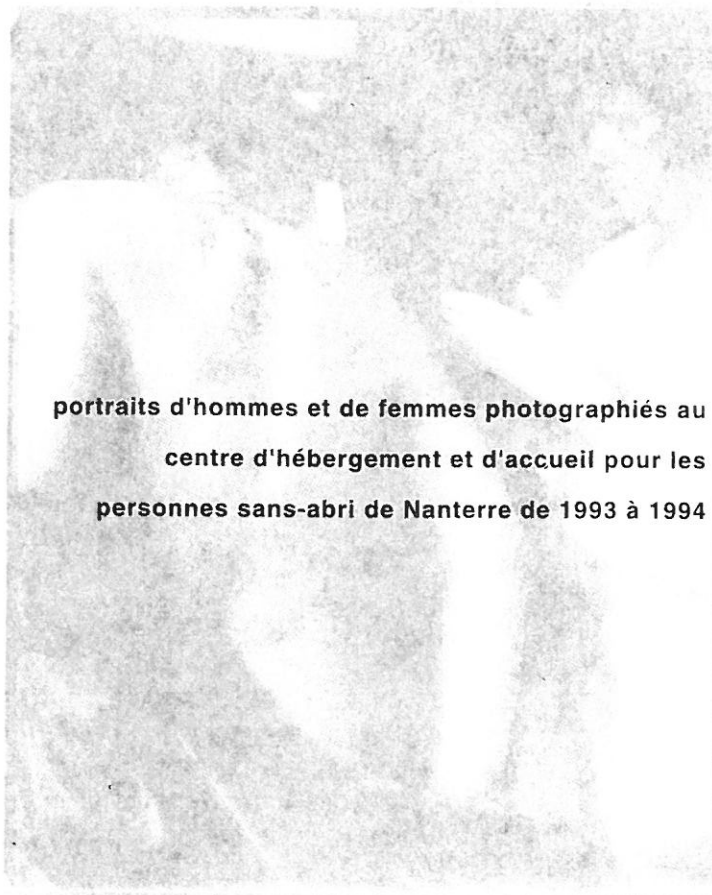
### "Le pleure-misère" Cabaret réaliste

Valérie Trémeau - Mezzo Soprano  
Jean Appéré - Accordéoniste

Cette chose qui s'oublie, simple, légère, entêtante, directe, et presque futile, c'est la chanson. Elle est un véhicule formidable pour raconter une histoire, dire une époque, et toucher le coeur. Le petit morceau de mémoire, avec sa fragilité, sa désuétude, est pour nous profondément associé à une parole populaire, et bien souvent quand on n'a pas de mots pour parler on a des chansons.

Reflet d'une époque difficile, les chansons des années trente, ont de façon remarquablement vivante, raconté la pauvreté, la détresse. La plupart des chanteurs et surtout chanteuses (Damia, Marianne Oswald, Marie Dubas, Fréhel, etc...) qui ont incarné cette veine réaliste de la chanson, ont laissé une trace persistante dans la chanson française : c'est là, la marque d'interprètes prestigieux. Elles seront pour nous, tout au long de la semaine, des accompagnatrices fidèles, drôles, émouvantes.

Allez écouter la misère qui dira, non pas en pleurant mais en chanson, combien la vie peut-être difficile; entendez cette plainte, ce sort misérable, qui s'expriment sans mélodrame mais avec toujours une retenue qui force la distance et appelle l'émotion... Ces chansons appellent chacune à leur façon à la vie !



**portraits d'hommes et de femmes photographiés au centre d'hébergement et d'accueil pour les personnes sans-abri de Nanterre de 1993 à 1994**

En Août 1993, Jean François JOLY a réalisé un reportage photographique à Nanterre sur les soins que les clochards de Paris

reçoivent dans ce Centre Hospitalier Pour les Personnes Sans Abri (CHAPSA). Les images qu'il en a ramené représentent un témoignage remarquable des traumatismes que l'errance interminable et laminante de ces Sans Domicile Fixe infligent au corps.

La peau, la maigreur, ou les boursoufflures apparaissent comme les empreintes du temps sur des existences remises en question par une chaussure percée ou une mauvaise chute, véritables catastrophes quotidiennes pour eux... Le corps se fait palimpseste de ces dégradations physiques passées, au point de produire une incroyable mutation de ces hommes et de ces femmes qui prennent une apparence extra-humaine, presque animale.

Aux côtés de ces étranges

présences les infirmières du Centre, discrètes et appliquées, procurent les soins qui soulageront -pour un temps au moins - la souffrance. Plus qu'un acte médical, ces gestes concrets deviennent comme les signes d'une générosité, d'un amour possible pour ces corps si peu aimables, si peu aimés...

Au-delà de la cruauté de l'image vient alors se glisser, imperceptiblement, dans cette rencontre, cette relation entre blouses blanches et peaux meurtries comme la sensation, à la fois rassurante et tellement décalée - oserait-on le dire - d'un érotisme.

Le livre "Les naufragés de la ville", catalogue des photographies de J. F. Joly. Ed. du Contrejour, 1994, est en vente au musée des Jacobins et à la librairie la nuit bleue marine (120 F).

*Remerciements au musée des Jacobins de Morlaix, à M. Patrick Jourdan et à Dominique Mallardé*

**Pour des lectures autour du thème.****Témoignages et interview**

- Sans domicile fixe, Hubert prolongeau, Ed. Hachette. (Coll. Pluriel), 1993.
- S.D.F (Sans domicile fixe), A. Silber et R. Keita. Ed. J.C. Lattès, 1993
- Le clochard, P. Gaboriau, Ed.
- Scènes de la grande pauvreté, S.Péju, ED. Le Seuil (Coll. L'épreuve des faits), 1985.
- La misère du monde, Sous la direction de P. Bourdieu, Ed. Le Seuil (Coll. Libre examen), 1993.
- Carnets d'un Hobo (D'Amérique en Angleterre au temps de la grande dépression), W.H.Davies, Ed. Payot (Coll. Voyageurs), 1993.

**Oeuvres littéraires**

- Poésies, F.Villon, Ed. Gallimard. (Coll. Poésies Gallimard), 1973.
- Les soliloques du pauvres, J. Rictus, Ed. E.Rey, 1937.
- ... Le coeur populaire, J. Rictus, Ed. Seghers, 1914.
- Le peuple de l'abîme, J. London, Ed. C. Bourgois (Coll. 10/18), 1975.
- Dans la dèche à Paris et à Londres, G.Orwell, Ed. Champs libre, 1933.
- La faim, K. Hamsun, Ed. Le livre de poche (Coll.Biblio), 1992.
- L'arène, J. Healy, Ed. Gallimard (L'arpenteur), 1991.
- Septentrion, L. Calaferte, Ed. Gallimard (Coll.Folio), 1990.
- Le livre de l'intranquilité, F. Pessoa, Ed. C. Bourgois, 1988.
- Comment c'est, S. Beckett, Ed. Minuit, 1961.
- Pour finir encore et autres foirades, S. Beckett, Ed. Minuit, 1976.
- Cap au pire, S. Beckett, Ed. Minuit, Trad. E. Fournier, 1991.
- Les bas-fonds, M. Gorki, Ed. de L'arche, 1972.
- Ambulance, G. Motton, (In Ambulance, Reviens à toi encore), Ed. Théâtrales, 1994.

**Essais et revues**

- Face à la pauvreté, Sous la direction de F. X. Merrien, Ed. De L'atelier (Coll. Le social en acte), 1994.
- Dernier avis avant la fin du monde, X. Emmanuelli, Ed. Albin Michel, 1994.
- L'invention du quotidien -1/ arts de faire, M. de Certeau, Ed. Gallimard, (Coll. Folio-essais), 1990.
- La charité - L'amour au risque de sa perversion, Revue Autrement (Série Morales N011), 1993.
- Le temps de l'exclusion, Revue du monde diplomatique (Manière de voir N°20), Nov. 1993.

**Ouvrages photographiques**

- Les naufragés de la ville, Catalogue des photos de J. F. Joly, Ed. du Contrejour, 1994.
- Paris bout du monde, A. Frantz et F. Maspero, Ed. Manya, 1992.
- Wegee's New-york (Photographs 1935-1960), Recueil des photos de Weegee, Ed. Schirmer art books, 1992.

... Et un livre pour les enfants : les petits bonshommes sur le carreau, I. Simon et O. Douzou, Ed. du Rouergue 1994

**Vous pourrez trouver un bon nombre de ces ouvrages à la librairie *La nuit bleue marine*, à Morlaix 1, ruelle du four Saint-melaine.**

**"Galères de femmes"**

un film de Jean-Michel Carré

"Quand on est en prison, on ne pense plus, on n'a plus de cerveau, on est comme des pantins, ou bien alors on est anéanti."

"En fin de compte, c'est la prison qui m'a sauvé la vie. Il valait mieux que je tombe, sans ça c'était la mort."

"Sortir, c'est pas seulement passer une porte et se retrouver dehors, libre. Pour moi c'est plus ça. Je sais que la liberté c'est peut être un peu plus compliqué que d'être en prison."

"C'est pas que j'ai pas d'espoir, c'est que j'ai plus envie d'en avoir, de l'espoir. J'ai plus envie de vivre, j'ai plus rien d'intéressant à faire. ça y est, j'ai tout vu..."

Galère de Femmes nous fait partager l'itinéraire de sept femmes incarcérées dont la force de caractère, la violence et la personnalité étonnent, dérangent et bouleversent.

Ces jeunes femmes, le réalisateur Jean-Michel Carré les a rencontrées dans la plus grande maison d'arrêt du monde, l'établissement pénitentiaire de Fleury-Mérogis. Elles ont accepté ensuite qu'il les suive durant deux années, depuis leur sortie de prison, dans le cheminement hasardeux de leur retour au monde du dehors.

**"Ladybird"**

un film de Ken Loach

entretien avec le réalisateur

**Ladybird est tiré d'une histoire vraie.**

**Comment se fait-il que Maggie n'ait jamais pu récupérer les deux enfants qu'elle a eus avec Jorge, puisqu'on lui a laissé les deux suivants ?**

C'est ça, la bureaucratie ! Les services sociaux ne sont rendus compte de leur erreur, mais ils n'ont pas voulu l'admettre. On se trouve devant une contradiction incroyable : Maggie a pu garder ses trois derniers enfants parce que le tribunal a reconnu que Jorge était un bon père. Les deux autres, on lui avait retiré parce qu'il était censé être violent. C'est cette contradiction que Maggie ne pourra jamais admettre.

**Cette histoire est d'autant plus noire, que chacun, travailleur social, juge ou policier, fait son boulot le plus honnêtement possible. On ne peut accuser qui que ce soit. Pas même la société dans son ensemble.**

Je tenais à ce qu'on comprenne pourquoi les travailleurs sociaux pensent que Maggie ne peut être une bonne mère. C'est une battante, une mère très protectrice. Mais ils continuent à la voir sous l'emprise de ses amants précédents, de leur violence, personne n'imagine qu'elle ait pu sortir de ce cycle. Pourtant, on peut changer. ça arrive...

**En revanche, le regard des autres ne change pas.**

Oui, c'est cela qui est terrible. Comment échapper à son passé ? Quoi que fasse Maggie, les autres gardent d'elle l'image d'une victime de la violence des hommes. C'est aussi pour cela que je tenais à construire le film en flash-backs. Autrement, l'histoire de Maggie ne serait apparue que comme une suite de relations identiques. un catalogue de désastres. On aurait pas cru à sa dernière histoire.

## "Si c'est un homme" (lire p. 1, 2 et 3)

A partir de multiples témoignages de clochards nous avons construit une représentation théâtrale de cette misère pour rendre compte de ce qui se détruit, de ce qui se perd, et de ce qui résiste aussi en l'homme, lorsqu'il est plongé dans la déchéance.

du 9 au 18 déc, au théâtre Cat@lyse  
Ass. les genêts d'or, Route de Callac  
20 h 30 et 15 h le dimanche (relâche le lundi)

Attention le nombre des places est limité, et il est important de réserver.

Réservations : office du tourisme, librairie la nuit bleu Marine ou à la Cie Cat@lyse 98 62 35 06

Tarifs : 80 F / 65 F / 40 F

## "Regards sur la misère"

Une semaine de réflexions autour du thème de "Si c'est un homme" avec :

des "Conférences" (lire p.6 à 9)

Patrick Declerck ethnologue et psychanalyste, attaché de recherche à la Maison de Nanterre  
Samedi 10 déc 15 h

Xavier Emmanuelli cofondateur de M.S.F., Médecin chef à la CHAPSA (Centre d'Hébergement  
d'Accueil pour les Personnes Sans-Abri), fondateur du Samu social  
lundi 12 déc 20 h 30

Conférences gratuites à l'Institut de formation en soins infirmiers  
15, rue Kersaint Gilly, Morlaix

une exposition "Naufragés de la ville" (lire p. 10)

photographies de Jean François Joly, agence Editing  
portraits d'hommes et de femmes photographiés au centre d'hébergement et d'accueil pour  
les personnes sans-abri de Nanterre de 1993 à 1994

Exposition du 12 au 31 décembre, au musée des jacobins de Morlaix

un cabaret réaliste "Le pleure-misère" (lire p. 10)

chant : Valérie Trémeau (contre alto), accordéon : Jean Appéré

Après le spectacle "Si c'est un homme" autour d'un verre un cabaret sur le thème de la pauvreté.

Répertoire de la chanson française réaliste entre 1900 et 1930. Marianne Oswald, Fréhel, Yvette

Guilbert, Damian....

au Bristrot restaurant le "Bains Douches", 45 Allée du Poan Ben Morlaix  
les 9, 10 et les 13, 14, 15, 16 déc. à partir de 22h30

et au café livres le Cap Lan à Pouf - Rodou, Guimaec  
le 17 déc. à partir de 20h30

des "films" (lire p. 11)

"Galères de Femmes" de Jean-Michel Carré, ce film documentaire nous fait partager l'itinéraire  
de sept femmes incarcérées que le réalisateur a rencontrées dans l'établissement pénitentiaire de  
Fleury-Mérogis

"Lady Bird" le nouveau film de Ken Loach, l'histoire de la lutte d'une femme pour garder près d'elle  
ses enfants, préserver sa dignité, et construire une vie de famille.

Cinéma la Salamandre du 7 au 13 déc.

Tarif : 39 F / 31 F

## Renseignements / Billeterie / Réservations

C<sup>ie</sup> Cat@lyse Association "Les Genêts d'Or", Route de Callac BP 13, 29201 Morlaix Cédex Tél. : 98.62.35.35

Tarifs  80 F Plein tarif

65 F - Groupe de 5 personnes minimum (demande groupée obligatoire, au 98.65.35.06)

- Pour les amis ou parents des personnes qui possèdent la carte Cat@lyse

- Comités d'entreprises, Associations, Collectivités... Pour tous renseignements contacter la Cie Cat@lyse)

40 F Scolaires, étudiants, jeunes de moins de 26 ans, chômeurs

Vous pouvez également acheter vos billets "plein tarif" à la librairie "La nuit bleu marine" 1, ruelle du  
Four Saint Melaine Morlaix, et à l'office du tourisme de Morlaix